



Sylviculture moderne et défis d'avenir : la forêt attendue au tournant !

Exemple de la forêt landaise

PAR JACQUES HAZERA, EXPERT FORESTIER

Ce qui se passe en forêt landaise depuis un demi-siècle représente un cas d'école. La tendance y est à la recrudescence des interventions mécanisées. La plupart des forestiers ont adopté ces pratiques. Quelques-uns s'en méfient. Très peu les combattent.

MÉCANISATION À OUTRANCE

La sylviculture moderne du pin maritime s'inspire de l'agriculture intensive. Le sol est labouré avant reboisement, puis il est à nouveau travaillé trois à quatre ans plus tard. La végétation concurrente est sévèrement maîtrisée, ne laissant en place qu'une monoculture stricte. Le cycle de production est drastiquement raccourci, à tel point que la coupe rase récolte des arbres encore tout jeunes : 30 à 40 ans.

De nouvelles pratiques, tout aussi brutales pour les milieux et pour la fertilité des sols, sont apparues récemment, telles que l'exploitation d'arbres entiers (tronc, branches et feuillage), l'arrachage des souches, ou même le remplacement de feuillus par des pins. Ces pratiques commencent à faire école : des régions comme le Limousin ou le Morvan substituent des surfaces entières de feuillus par des plantations de douglas. La mécanisation avait commencé avec des petits matériels, mais les tracteurs de 150 à 300 chevaux sont aujourd'hui courants. Les charrues retournent la terre à 40 cm et les disques pénètrent à 15 ou 20 cm. Le gigantisme est de mise à tous les niveaux.

SÉLECTION GÉNÉTIQUE

Le degré de sélection génétique est présenté comme un atout majeur. Pourtant, cette sélection n'est faite que sur des critères à caractère commercial. Les critères de résistance aux sécheresses ou aux parasites sont peu intégrés dans les manipulations, malgré l'ampleur des menaces actuelles.

À l'état naturel, le capital génétique de nos pins - dont la présence dans la région remonte à plusieurs millénaires - est pourtant extrêmement riche et diversifié car les mélanges de gènes y sont permanents : les graines du pin volent très loin, et le pollen encore bien plus loin. Jouissant d'un patrimoine génétique extrêmement vaste, la popula-

tion spontanée est donc à coup sûr capable de s'adapter aux changements bien mieux qu'un échantillon dont le capital génétique a été artificiellement réduit.

FILIÈRE

La filière landaise est dominée par les industries de la trituration (papier, panneaux) et par les fabricants de palettes de manutention. Or ces débouchés majoritaires sont très peu exigeants en termes de qualité. En conséquence, la ressource de qualité disparaît progressivement car les sylviculteurs ne se préoccupent plus de produire de beaux arbres, et le niveau des prix est tiré vers le bas. Des débouchés tels que la charpente, l'ameublement, ou la menuiserie fine permettraient au contraire d'inciter les propriétaires à reconstituer des peuplements de haut vol, plus rémunérateurs.

Le propriétaire forestier est donc poussé à multiplier les travaux coûteux alors que ses recettes stagnent et que diminuent la valeur de son patrimoine et la fertilité de ses sols. Les marges de production sont très faibles, et seuls les très grands domaines peuvent tirer un véritable revenu de leur forêt. C'est la production de masse qui l'a emporté.

Domage, car il y a bien mieux à faire ! Le pin maritime est une essence exceptionnelle, à condition qu'elle soit bien conduite. L'habitat landais traditionnel est majoritairement fait de pin et de chêne, avec des bâtisses magnifiques dont certaines ont plusieurs siècles : bergeries, granges, maisons de maîtres, maisons de métayers...

CRITÈRES DE QUALITÉ

Le bois d'un arbre jeune est loin de valoir celui d'un arbre mûr (forte proportion de bois juvénile notamment). De plus, les peuplements sont engraisés comme les fameux petits veaux aux hormones qui avaient fait scandale autrefois. Or un bois qui a poussé trop vite présente de nombreux défauts. Dans un arbre, la seule partie qu'on devrait utiliser en bois d'œuvre, c'est le duramen, mais on ne se préoccupe plus de telles considérations. Le duramen, partie centrale du tronc, est plus ou moins volumineux selon les essences. L'aubier, lui, situé à la périphérie du tronc, autour du duramen, est



périssable car chargé de produits attractifs pour les parasites. Le pin maritime présente hélas une forte proportion d'aubier. Ainsi, le charpentier consciencieux qui refuserait d'utiliser du bois d'aubier trouvera difficilement des pins suffisamment gros pour pouvoir y tailler de grosses poutres. Or les gros arbres disparaissent de nos forêts, et les charpentiers se tournent vers les bois du Nord ou vers le douglas. Le pin maritime a coupé la branche sur laquelle il se reposait pendant qu'approchaient ses concurrents.

Les bûcherons aussi disparaissent, cédant la place aux abat-teuses. L'entrepreneur de travaux qui s'endette à hauteur de 300.000 € pour acheter une abatteuse ne peut évidemment pas la laisser dormir au garage pendant la moitié de l'année. L'exploitation forestière moderne se fait donc obligatoirement en continu, en toutes saisons, et quel que soit le temps. Pourtant, la période d'abattage est elle aussi un critère primordial quant à la qualité du bois. Il faudrait couper hors sève, en hiver et même, dans l'idéal, à bonne lune. Aucun de tous ces critères n'est plus respecté aujourd'hui puisque, au contraire, on cumule tous les critères inverses (arbres petits, trop jeunes, coupés n'importe quand, dans lesquels on garde l'aubier, etc.). Les rares particuliers utilisateurs de bois d'œuvre en pin sont déçus. Hé oui : les planches se fendent, les piliers se vrillent, les lames de terrasse se déforment, les bardages suintent de résine...

ÉCOSYSTÈMES

La connaissance du fonctionnement des écosystèmes a énormément progressé depuis quelques décennies. On connaît mieux maintenant certains dégâts engendrés par le travail du sol ou par le tassement dû au passage des engins lourds, notamment les effets néfastes sur la faune bactérienne et les graves conséquences en termes d'érosion, de compactage, d'hydromorphie. On sait que, dans le cas de cultures nourricières, les mauvais traitements infligés au sol ont des conséquences directes sur la santé humaine : maladies neuro-dégénératives par exemple. Dans le cas de forêts, ce sera une baisse progressive de la fertilité des sols et une augmentation de leur érosion. Tout concorde pour accentuer les problèmes : les ravages du travail du sol s'ajoutent à ceux des coupes rases, à ceux du raccourcissement des cycles, etc..

FORÊTS MIXTES

Bien que le pin maritime soit une essence de lumière, il aime bien se mélanger avec ses amis feuillus. Dans la plupart des forêts mixtes, chacun est gagnant : non seulement la production totale y est supérieure, mais en plus il est bien plus aisé d'y faire des arbres de qualité. La stabilité, aussi, y est renforcée grâce à un réseau plus dense des systèmes racinaires, et l'équilibre sanitaire y est nettement supérieur. Bref, c'est dans ce type de forêt que tout fonctionne au mieux : la santé, la résistance aux tempêtes, la production de biomasse, la qualité du bois, la diversité biologique, la pérennité, l'équilibre, la régénération naturelle, l'épuration de l'eau, la régulation des nappes aquifères et la rentabilité économique, sans oublier l'agrément esthétique. Ainsi, plutôt que de détruire à grands frais les petits chênes ou les bouleaux qui s'installent spontanément au milieu de nos plantations de pins, sachons les préserver et leur donner une chance de grandir. Ces feuillus amélioreront peu à peu le sol, offrant gîte et couvert aux prédateurs des parasites du pin.

ALTERNATIVE

Produire du pin de haute qualité est tout à fait possible et n'engendre aucun surcoût. C'est simplement une question de sylviculture. Jacques Deval, fameux expert en bois qui nous a malheureusement quittés en 2007, répétait toujours à propos de la sylviculture landaise : « Bonne sylviculture = mauvais bois ! ». Ainsi fustigeait-il ce que les instances officielles désignent en chœur, sans discussion possible, comme LA «bonne sylviculture». Alors, quelle sylviculture pratiquer ? Comment produire de beaux arbres, aptes à fournir du bois de qualité ? Comment faire des forêts productives, pérennes, accueillantes, prospères ?

Question volume, rappelons que la croissance des arbres n'est pas le résultat du travail des tracteurs, mais de la fertilité du sol d'une part, et de l'adaptation de l'essence à la station d'autre part : «le bon arbre au bon endroit». Laissons faire la nature : elle sait comment s'y prendre.

Question qualité, c'est là que doit intervenir le forestier. La qualité n'est qu'un concept commercial qui résume la valeur d'une chose sur un marché donné. Or le marché du bois a toujours réclamé davantage d'arbres droits, par exemple, que d'arbres tordus. C'est donc au forestier de savoir repérer les arbres ayant un bon potentiel commercial, et de les mettre en valeur en coupant ceux qui les gênent : le travail du forestier consiste non pas à planter des arbres (ça aussi, la nature le fait à merveille toute seule), mais à en couper.

Comme l'a dit très justement Pascal Yvon : « La sylviculture, c'est simplement l'action modeste du bouvier avec son aiguillon, qui oriente un peu à droite, un peu à gauche, la force de ses bœufs. ». C'est tout ! C'est conduire un orchestre, ou barrer un voilier : ça doit se faire du bout des doigts, en respectant la partition, en saluant la puissance du vent, après avoir bien choisi son cap, ses instruments, son havre.